

# LA PHALANGE

## SOMMAIRE

STÉPHANE MALLARMÉ.....	Poèmes et Vers inédits
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.....	Les Précieux de 1885
MÉCISLAS GOEBERG.....	La Vénus à la Faulx
E. DE ROUGEMONT.....	Poèmes
TOSSY.....	Tristesses dans la Nursery
GUILLAUME APOLLINAIRE.....	Jean Royère
JOHN-ANTOINE NAU.....	Viviane
GEORGES PÉRIN.....	Poème
GUY LAVAUD.....	La dernière Elégie
CONST. LAHOVARY-SOUTZO.....	Poèmes
FRANCIS BŒUF.....	L'Adieu — Les Cygnes
SÉBASTIEN VOIRÔL.....	La Sampané de l'Aurore
PHILÉAS LEBESGUE.....	Le Pèlerinage à Babel (suite).

## Chroniques

DÉSIRÉ FERRY.....	<i>A propos du prix Goncourt: Emile Moselly et le régionalisme.</i>
JEAN ROYÈRE.....	<i>Revue des Revués</i>
GEORGES PÉRIN.....	} <i>Poésie</i>
ANDRÉ DU FRESNOIS.....	
LOUIS MANDIN.....	
CHARLES GROLLEAU.....	} <i>Littérature.</i>
LOUIS THOMAS.....	
EUGÈNE MARSAN.....	
ANDRÉ DU FRESNOIS.....	
TRISTAN LECLÈRE.....	
TRISTAN KLINGSOR.....	<i>Art: Les petites expositions</i>
XXX.....	<i>LA VIE ARTISTIQUE A MONTE-CARLO</i>
XXX.....	<i>NOTES</i>

PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION

6, Villa Mairea (Rue Bonaparte)

BONVALOT-JOUVE, ÉDITEUR

15, Rue Racine, 15

1908

# LA PHALANGE

**Revue Mensuelle**

*paraissant le 15 de chaque mois*

— **RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN ROYÈRE**

*Direction et Administration : 6, Villa Michon (rue Boissière)*

**Le JEUDI, de 5 à 7 heures**

**SECRETÉAIRE ADMINISTRATIF : LOUIS COCHARD**

*19, Boulevard Saint-Michel*

**PRINCIPAUX COLLABORATEURS**

Paul ADAM, M<sup>me</sup> P. ACHALME, Henri AIMÉ, Guillaume APOLINAIRE, Jean AUBRY, René d'AVRIL, Edgar BAES, Jacques BALDER, Maurice BARRÈS, Princesse Georges BIBESCO, Jules Bois, Paul BRIQUEL, SULGER-BUEL, Charles-Adolphe CANTACUZÈNE, Maurice CANU-TASSILLY, Francis CARCO, Th. DAN CERKEZ, A. CHOMEL, Pierre CUSTOT, J. de BARDY, P. DROUOT, Hector FLEISCHMANN, André DU FRESNOIS, SERGE EVANS, Eugène FAYOLLE, Jean FLORENCE, Léon FRAPIÉ, Roger FRÈNE, Louis de GONZAGUE FRICK, H. GADON, André GIDE, Georges G. GHKA, Remy de GOURMONT, Francis JAMMES, André KAHN, Gustave KAHN, Tristan KLINGSOR, Ernest La JEUNESSE, Jean LAHOVARY, Const. LAHOVARY, Louis LATOURRETTE, Guy LAVAUD, Philéas LEBESGUE, Sébastien-Charles LECONTE, Georges LÉVY, Sadia LÉVY, Victor LITSCHFOSSE, Louis LORMEL, H. MAILLEFAUD, Martin-MAMY, Louis MANDIN, Stéphane MARTZOKIS. Stuart MERRILL, Francis de MIOMANDRE, Adrien MITHOUARD, Albert MOCKEL, Jean MORÉAS, John-Antoine NAU, Comtesse MATHIEU DE NOAILLES, M. de NOISAY, Louis NORAC, G. PÉRIN, Edmond PILON, Severo PORTELA, G. POLTI, Louis PIÉRARD, MICHEL PUY, Robert RANDAU, Henri DE RÉGNIER, P.-N. ROINARD, Jules ROMAINS, E. DE ROUGEMONT, Jean ROYÈRE, Han RYNER, Emile SICARD, Valentine de SAINT-POINT, Emile SOLARI, Robert de SOUZA, André SPIRE, Laurent TAILHADE, Albert THIBAUDET, Louis THOMAS, Léon TONNELIER, Paul TORT, TOUNY LERYS, Emile VERHAEREN, E. VIALA, Francis VIELÉ-GRIFFIN, Charles VILDRAC, Sébastien VOIROL, G. VOLLAND, VURGEY, René WISNER, René d'YVERMONT, etc., etc...

**ABONNEMENT ANNUEL :**

France . . . . .	<b>12 FR.</b>
Étranger . . . . .	<b>14 FR.</b>

# Jean Royère

La figure solitaire de l'auteur de *Sœur de Narcisse nue* (1) attire l'attention à un moment où la poésie, en France, ne semble plus avoir pour but qu'un plaisir auquel s'adaptent les sentiments et le langage qui conviennent à la classe moyenne de la Société.

« La poésie que j'aime, dit Jean Royère, est une quiétude intense ». Qu'en penser ? Sinon que cette quiétude est divine, qu'elle est celle du Créateur. Voici que tout est miraculeux. Cette langue est claire comme les flammes de la Pentecôte et ces poèmes sont plus beaux à cause de leur obscurité. Les mots et le poète peuvent être en même temps dans un lieu et ailleurs, comme un prêtre d'Halbarstadt, nommé Jean et surnommé le Teutonique, qui en 1271, le jour de Noël, dit trois messes à minuit : l'une à Halbarstadt, l'autre à Mayence et la troisième à Cologne. Les miracles lyriques sont quotidiens. Jean Royère connaît le passé, l'avenir et transforme le présent quand il le veut, paraissant posséder le pouvoir divin :

Je fais le rêve de saisir

L'Essence !

Cécité, je veux que tu m'immoles \_\_\_\_\_

Des lis !

Nouveau monde harmonieux et charmant, deux al-

1. *Sœur de Narcisse nue*, Paris, éd. de *La Phalange*, 1907. Voir aussi *Eurythmies*. Paris, Vanier, 1904.

cancies et dans l'une, la cendre, mais dans l'autre, les fleurs, sœur nue de Narcisse,

Trop liliale chair sculptée aux fins du rêve

votre poète, après vous avoir guidée vers un lieu élevé d'où l'on aperçoit l'Orient et l'Occident, vous les donna, notre tyran mythique, qui ordonnez à l'automne d'effeuiller ses feuillards. Pendant votre visite, les villages, dans les regards, ont retrouvé la grâce de l'Astree. Mais au jardin de la mort, des rosiers grimpants fleurissent tous les cyprès.

Archemore, laissé par sa nourrice Hypsipyle sur une touffe d'ache, fut tué par un serpent. En mémoire de quoi l'on institua les jeux néméens où les juges qui présidaient, vêtus de noir, couronnaient d'ache le vainqueur. Et, je veux aussi placer l'ache, tour à tour symbole de la mort et couronne des victorieux sur la tête de Jean Royère. Ses poèmes ont la saveur d'une herbe semblable à l'ache et dont ceux qui y goûtent meurent en riant. Elle croît sauvage en Sardaigne. Ailleurs, les poètes seuls cultivent cette joie profondément mystérieuse. Voici des poèmes pleins de joie et de mystère. C'est l'allégresse incompréhensible de la statue de Memnon chantant à l'aurore, de la tête d'airain qui parlait dans le roman de Valentin et Orsan, de celle d'argent, dite voir-disant, dans le roman de Perceforêt.

Ni Jean Royère, ni les autres poètes contemporains ne paraissent vouloir innover en matière de prosodie. Et de tout ce que l'on a tenté, en ce sens, au XIX<sup>e</sup> siècle, que resté-t-il ? André Van Hasselt, poète belge assez médiocre et complètement oublié, était parvenu à mesurer le vers rimé, sans imiter le vers baïffin. Et certes, l'effort dépassait celui de Baïf qui pliait servilement son langage à la prosodie grecque et latine. Avec un talent digne de plus de renommée, Laurent Evrard a renouvelé une forme intéressante de la poésie française : la rime enrimée qui jusqu'alors n'avait été considérée que comme une des innombrables complications poétiques, un des mille jeux de versification auxquels se plaisaient les poètes marotiques. Mais, ces nouveautés et quelques autres n'ont généralement pas plu. Le vers libre seul a réussi. Toutefois, si on le regarde parfois comme le but de la prosodie française, on l'envisage trop souvent comme sa négation. De là des malentendus, et bien des poètes écrivent en alexandrins incomplets ou prolongés. Le ragoût de beaucoup de poèmes modernes réside, il faut l'avouer, dans les fautes imprévues de versification. Les licences poétiques sont aujourd'hui au rebours des anciennes qui modifiaient l'orthographe au profit de la prosodie. Le vers boiteux qui rebutait autrefois et semblait rude comme Vulcain se pare aujourd'hui des grâces tremblantes d'une fille dont une jambe est plus courte que l'autre. Et, qui ne sait que les boiteuses sont les plus aimables et les plus aimées des femmes ! Bref, à cette heure, la prosodie en vogue est l'ancienne dont ils transgressent les règles au hasard. Mais, ils se trompent : le vers libre n'est pas une simplification prosaïque de la poésie. Et, si l'on cherche, dans l'œuvre de chaque poète, une personnalité, on ne s'étonnera pas

de rencontrer des prosodies personnelles. Les moins relâchés d'entre les poètes s'honoreront par des efforts qui ennobliront leur lyrisme sans choquer la métrique traditionnelle et en la dépassant. Jean Royère s'est gardé de toute facilité hâtive et choquante. Sa métrique n'est pas moins personnelle. D'autres découvriront ou renouvelleront les lois de leur enthousiasme, il a trouvé et nuance non pas les mêmes, mais d'égales à celles de ses égaux :

« ..... Et je ferai sur vos rives la loi  
O Seine, fleuve ami des teintes, si je livre  
Autant de diamants que de mots dans mon livre !

Voilà qui ne heurte point cette tradition européenne, l'honneur du monde, qu'on appelle le goût français. Car, on n'a pas à s'occuper de la clarté; elle est indéfectible, ni qualité, ni vice, et Jean Royère la nomme précisément obscurité: « Ma poésie est obscure comme un lis. » On a trop souvent voulu nous faire croire que les Français n'aimaient pas la beauté pour elle-même, mais surtout à titre de renseignement. Le goût français est autrement raisonnable. Nous ne voulons plus d'un *lakisme* insensé. Sous couleur d'aimer la nature, la science et l'humanité, trop de jeunes gens ont gâté leur art par un enthousiasme écœurant. En France, plusieurs générations littéraires qui pouvaient s'approcher de la perfection en ont été écartées par l'influence de la littérature anglaise, si riche, si attrayante, mais pleine de vérités inutiles. Lessing rendit un mauvais service à l'Allemagne, lorsqu'il décréta qu'elle devait abandon-

ner les modèles dramatiques proposés par la France et en demander à l'Angleterre. Il est responsable, non seulement de la barbarie du théâtre, mais encore de l'état misérable dans lequel l'inféconde littérature allemande a toujours végété. Nous n'avons pas besoin de vérités ; la nature et la science en ont assez qui nous portent malheur. La poésie de Jean Royère est aussi fausse que doit l'être une nouvelle création au regard de l'ancienne. Quelle fausseté enchanteresse ! Rien qui nous ressemble et tout à notre image ! Jean Royère a rempli ainsi la première condition de l'art le plus pur et le moins stérile. La fausseté est une mère féconde. Les centaures étaient fils d'Ixion et d'un fantôme de nuées semblable à Junon. Et, sœur nue de Narcisse, créature certaine du poète, il ne se doutait pas de votre existence antérieure. Mais, triomphe de la fausseté, de l'erreur, de l'imagination, Dieu et le poète créent à l'envi. Pausanias raconte dans ses *Béotiques* que Narcisse eut une sœur jumelle qui lui ressemblait parfaitement : même face, même chevelure. Ils se vêtaient de la même façon et comme ils allaient toujours à la chasse ensemble, Narcisse, à la fin, s'éprit de sa sœur. Mais elle mourut, et lui qui ne pouvait l'oublier, une fois qu'il se penchait vers une fontaine, apercevant son reflet, crut revoir sa sœur bien-aimée et se noya dans l'espoir de la saisir. La renaissance de cette fille suscite de nouvelles amours. Nous sommes tous les rivaux de Narcisse. Elle est si belle et elle est nue...

On croyait autrefois que les yeux de la chatte croissaient avec la lune et diminuaient avec elle ; de même les facultés poétiques se trouvent toujours au niveau des passions du poète. Celles de Jean Royère ne dépassent pas sa destinée. Dans une masse d'or pur, sur le bord du chemin le moins passant, il a modelé son art d'après elles.

**GUILLAUME APOLLINAIRE**